



Pour célébrer le 50ème anniversaire du prix Nobel de Littérature d'Albert CAMUS

Le Premier homme 3/7

On ne guérit pas de son enfance

Malgré mon admiration pour Albert Camus (le très réactionnaire *Homme révolté*, quelques belles pages des *Chroniques algériennes* et du *Discours de Suède* suffisent à la mériter), je crains que la publication, trente-quatre ans après sa mort, du manuscrit inachevé de son dernier roman ne soit un bien mauvais service rendu par la piété filiale à l'écrivain. Car tel qu'il est, *Le premier homme*, ébauché au moment de sa mort, et qu'il n'avait pas retravaillé, est un livre qui donne une impression d'inachèvement.

D'où vient pourtant qu'il attache ceux qui aiment bien Camus, ou qui simplement aiment saisir la genèse d'une œuvre ? Parce que la matière première c'est lui-même, autobiographie à peine déguisée qu'il aurait ensuite transformée, jusqu'à cet artifice dont Baudelaire, dans son *Éloge du maquillage* s'était fait le meilleur interprète. En témoignent les annexes, où Camus s'essaie à la structure, à la perspective, au symbolisme : « *Chapitre à reculons. Otages village kabyle. Soldat émasculé, etc. mais pourquoi s'arrêter là ? Caïn a tué Abel. Problème technique : un seul chapitre ou en contre-chant ?* »



La mort du père

Le premier homme est linéaire, matériau brut, récit sans apprêt ni complaisance de l'enfance et de l'adolescence d'un petit Algérois pauvre. Pauvreté chaleureuse et fastueuse, car le soleil et la mer ne coûtent rien. Misère totale, diraient les idéologues qui ont voulu nous apprendre l'envie et le ressentiment

Le petit Albert aurait pu être le *Mozart assassiné* qu'évoquait Saint-Exupéry. Un père qui n'a connu la France que pour s'y faire tuer en 1914. Une grand-mère illettrée, maîtresse femme, toute d'espagnole fierté, maniant allègrement le nerf de bœuf, morte sans

courber la tête ; un oncle à « *l'innocence adamique* » ; une mère semi-sourde, passive, illettrée elle aussi, travaillant chez les autres, sans répit ni envie ni espoir, pour nourrir toute la famille, et mériter aux bons jours le « *bourguignon du pauvre* » : cœur et poumons de bœuf.

L'intérêt majeur du livre est sans doute le drame du déracinement, de la fidélité, de la mémoire. À quarante ans, le narrateur découvre en France la tombe d'un mort plus jeune que lui, son père : « *Ce n'était pas dans l'ordre naturel.* » De ce père cadet, il aurait aimé recevoir une tradition, une voix qui

donne louange et blâme, qui confie les secrets anciens aux moments de connivence. Mais il lui faut se fabriquer tout seul quelque chose qui ressemble à une conduite. Il est le premier habitant, le premier conquérant de cette terre d'Algérie pour lui sans aïeux ni mémoire, où même « *la vieillesse ne trouve pas le secours de la mélancolie des pays civilisés* », où « *la mort est familière, privée de la piété funéraire qui fleurit au sommet des civilisations* ».

Une mère éperdument et désespérément aimée

La mère est aimée éperdument ; désespérément aussi. Car, s'il s'insère spontanément dans une tradition méditerranéenne, jouant par exemple, dans les bagarres d'écoliers, de « *l'injure rituelle qui entraînait immédiatement la bataille, l'insulte à la mère et aux morts étant de toute éternité la plus grave sur les bords de la Méditerranée* », sa mère lui demeure à jamais familière et inconnue. Murée dans sa solitude, elle lui apprend la mémoire des pauvres, qui touche aux confins de l'éternité : répétition des mêmes gestes, mémoire enténébrée qui a peu de repères dans l'espace et dans le temps, à cause d'une vie uniforme et grise dans le petit appartement sombre du quartier populaire de Belcourt. Lui, l'athée résolu, la compare au Christ, avec une vénération quasi religieuse. Et il demande pardon à la mère d'avoir voulu échapper à la vie pauvre, de n'avoir pu « *vivre au niveau de cette patience aveugle, sans phrases, sans projet* ». D'avoir préféré la gloire à la dérélition, le temps à l'éternité : « *O mère, plus grande que mon temps, plus grande que l'histoire qui te soumettait à elle, plus vraie que tout ce que j'ai aimé en ce monde, ô mère, pardonne ton fils d'avoir fui la nuit de ta vérité !* »

L'école des hussards noirs

La première infidélité, c'est l'école. Images savoureuses de l'école dont l'enfant

sent la puissante poésie, « *odeur de vernis des règles et des plumiers, saveur délicieuse de la bretelle du cartable, odeur amère et rêche de l'encre violette* ». Il est heureux et il brille, aussi bien en classe que dans les cours de récréation, où le football était son royaume.

Par l'école, l'enfant, « *intoxiqué de livres* », s'ouvre aux rêves qu'il vit aussi violemment que sa vie ; par elle il échappe à la pauvreté, monde fermé sur lui même, forteresse sans pont-levis. L'entrée au lycée, grâce à un instituteur qui ose braver les foudres de la grand-mère – à onze ans, il est urgent pour un petit pauvre de gagner sa vie... – fait grandir le silence entre sa famille et lui.

Et c'est au lycée qu'il convertit sa pauvreté en misère, parce que, petit boursier qui doit écrire « *domestique* » à côté de « *profession des parents* », il eut honte, d'abord, puis honte d'avoir eu honte. Pour la première fois, il se sent jugé à travers ses parents sans pouvoir faire appel ; et, d'une certaine manière, il se sépare d'eux à jamais.

Soit dit en passant, le récit de la promotion foudroyante du petit pauvre, malgré les « *vacances estivales* », où il devait travailler dès treize ans pour compenser le manque à gagner, est un hymne à l'école de « *l'élitisme républicain* », et un démenti cinglant à la démocratisation de l'enseignement, fabricatrice en série de consommateurs de bouillon de culture, qui font du bac un droit de l'homme comme un autre, et ne savent pas qu'il est devenu passeport pour nulle part. Et, malgré l'anticléricalisme farouche et stupide de son instituteur, on lui sait gré de son instinct, de son dévouement de *hussard noir de la République*, et rien n'est plus émouvant que la lettre de Camus, devenu prix Nobel, pour lui dire son merci de « *petit écolier qui, malgré l'âge, n'a pas cessé d'être son reconnaissant élève* ».

L'Algérie en contrepoint

Les lecteurs peu familiers de Camus s'étonneront que les Arabes soient si peu présents dans ce livre. Mis à part les conducteurs de tramways, les marchands de cacahuètes, de pois chiches, de lupins, de sucres d'orge, qui égaient les sorties de classes, ils demeurent lointains, « *peuple attirant et inquiétant, proche et séparé, si nombreux que par leur seul nombre ils faisaient planer une menace invisible qu'on reniflait dans l'air* ».

On sent bien que, pour Camus, l'Algérie n'est pas la patrie exclusive des Arabes ; cette impression fugitive rappelle ses *Chroniques* « *L'indépendance nationale est une formule purement passionnelle. Il n'y a jamais eu encore de nation algérienne. Les Juifs, les Turcs, les Grecs, les Italiens, les Berbères auraient autant de droit à réclamer la direction de cette nation virtuelle... L'importance et l'ancienneté du peuplement français, en particulier, suffisent à créer un problème qui ne peut se comparer à rien dans l'histoire. Les Français d'Algérie sont, eux aussi, et, au sens fort, des indigènes.* »

L'Algérie modèle les êtres. Soleil d'été qui tue les couleurs et disparaît derrière la lourde étoupe du ciel blanc. Chaleur intolérable alors, et Camus raconte l'épisode du coiffeur fou, « *tranchant d'un seul coup la gorge offerte de son client* » qui lui donna sans doute l'idée du meurtre solaire de Meursault. Terre violente où les torrents de sang se gonflent et s'assèchent comme les oueds du pays. Terre qui pour lui est sans leçons, exclut Dieu parce qu'elle exclut le mystère. Terre où s'affrontent la mesure grecque et romaine dont témoignent, ailleurs, l'hymne à Tipasa et les débordements venus d'Orient, dont il aime l'alliance conflictuelle.

On regrette qu'il n'ait pas eu le temps d'évoquer la guerre de 14, « *couveuse de*

notre époque », ni la guerre d'Algérie, sinon par l'évocation de ces vieux colons, durs à la peine, « *qu'on insulte à Paris* », et de ce vigneron surtout qui, avant de quitter ses terres, ouvre ses cuves, et, pendant trois jours, au volant de son tracteur équipé en défonceuse, arrache ses vignes sur toute l'étendue de sa propriété : « *Jeune homme, puisque ce que nous avons fait ici est un crime, il faut l'effacer.* »

Camus méconnu

Je doute que Camus soit l'auteur consensuel qu'on a dit. Ou s'il l'est, c'est par malentendu. Il passait pour social traître, en 1957, quand il disait préférer sa mère à la justice. *L'homme révolté* criait sa haine de la Révolution régicide, de la terreur irrationnelle (nazie) et plus encore de la terreur rationnelle (communiste) : « *Ce n'est pas Capet qui meurt, mais Louis de droit divin, et avec lui, la chrétienté... Aux régicides du XVIIIème siècle succèdent les déicides du XXe siècle qui vont jusqu'au bout de la logique révolutionnaire et veulent faire de la terre le royaume où l'homme sera dieu... Tout ce qui était à Dieu sera désormais rendu à César.* »

Dès lors Sartre épingle le réactionnaire et lui impose la conspiration du silence, qu'il ne devait rompre qu'à la mort de l'écrivain, célébrant alors (c'était un peu tard) « *son humanisme étroit et pur, austère et sensuel* ». Mais plus tard, les « *nouveaux philosophes* » le pillaient sans vergogne.

Reste ce *Premier homme*, livre inachevé sans doute, mais riche de confidences sur le drame du fils obscur à lui-même parce qu'orphelin de père.

C'est-à-dire sur le drame de l'époque.

Danièle Masson
agrégée de l'Université

*Albert Camus, *Le premier homme*(Gallimard).